La jeunesse de Hulot, mon père, à Madinina

Madinina, île des Antilles, avec ses coteaux, ses virages, ses falaises, ses ravines, ses montagnes et au loin, la mer d'un bleu azur virant parfois à l'émeraude, ainsi que ses bougainvilliers à perte de vue, aux couleurs écarlates et qui souvent rivalisent avec les rouges flamboyants. Les petites cases demeurent aussi gracieuses, quand bien même, les belles demeures des anciens colons voudraient leur faire de l'ombre. C'est sur cette merveilleuse île que Hulot, mon père avait pris naissance en 1911. Son aïeul paternel était un descendant de blancs venus pour coloniser l'île, tandis qu'Ernestine, son aïeule maternelle était arrivée sur le navire négrier, pour être vendue à la criée comme une vulgaire marchandise.

Papa était né sur ce morceau de terre situé en pleine mer des Caraïbes. C'était un produit au sang-mêlé, son père, mon grand-père, était le résultat d'un fils de colon et d'une esclave, mulâtre à la peau « chapée » dans le contexte créole de Madinina. Cheveux légèrement ondulés, nez relevé, carrure de l'homme blanc. Il avait bénéficié de toutes les faveurs des administrés qu'étaient les « békés » du pays. Ils avaient fait de lui un adjudant de police. C'était un grade important pour cette période, mais son salaire était plutôt dérisoire. Qu'importe, il était celui que l'on craignait, mais aussi, que l'on amadouait pour obtenir son indulgence.

Hulot, mon papa était un métis, c'est-à-dire né d'un mulâtre et d'une noire. Il était le cadet de sa fratrie et avait hérité d'un teint basané, des cheveux frisés, et un nez mi-arrondi, mi-relevé. 1914, la guerre avait éclatée, c'était la première guerre mondiale, la restriction sévissait dans le monde entier. Madinina et Karukéra, bien loin de la France, subissaient le même sort. Beaucoup de fils du pays étaient partis au front pour défendre la Patrie contre l'ennemi.

Hulot était jeune, mais certains souvenirs se sont cristallisés dans son cerveau et il se rappelait qu'à l'âge de six ans, alors que la guerre battait son plein, les vivres manquaient considérablement et les bateaux de ravitaillement n'accostaient pas souvent à la rade de Madinina. En écoutant les conversations des parents et des voisins, il déduisait que des pères et des fils du pays étaient déjà tombés sous les balles de l'ennemi. L'ordre était donné par le Gouverneur : « Que chaque famille cultive son lopin de terre pour nourrir les siens ». Chaque année ou presque, la famille de Hulot s'agrandissait. Il était de coutume que son père se rende dans la forêt trois fois par semaine. Hulot le suivait en compagnie de son frère aîné ; ce dernier étant plus chétif et moins débrouillard, c'est donc Hulot qui souvent, le remplaçait. Dès les premiers chants des coqs, leur père les réveillait, puis ils grimpaient jusqu'au fond du bois à la recherche de vivres. Chacun essayait de découvrir avant l'autre, les ignames jaunes enfouies dans la terre humide, les cocos secs éparpillés par-ci par là ou encore les tendres cœurs de palmistes. Mon père avait un penchant pour les fruits maudits aux mille épines : Jujubes, prunes, limons tandis que son frère préférait les fruits sucrés sans épines aux mille vertus : mangues, goyaves, corossols et bananes

jaunes. Il était maigre et très agile, c'est donc lui qui était désigné par son père, pour grimper jusqu'à la cime des robustes arbres, tels les manguiers, ou les tamariniers centenaires. Son père restait au pied de l'arbre pour lui indiquer sur quelle branche il devrait poser ses pieds pour atteindre les fruits mûrs. Puis avec précaution, il les lançait jusqu'à lui. Mais si d'aventure, un fruit était trop avancé, il se targuait de viser la tête de son frère pour le narguer, ce qui lui valait des réprimandes de la part de son père. Sitôt sa tâche terminée, il redescendait avec agilité. C'est alors que son père plaçait une toque confectionnée de feuillages sur sa tête. Puis, il déposait le panier tressé de feuilles de cocotiers, rempli de fruits, sur son petit crâne et lui ordonnait de reprendre le sentier du retour sans s'arrêter. Son frère aîné restait encore un peu avec le père pour fouiller les racines ou récolter d'autres denrées, qu'il déposait dans le bât qui était installé sur le dos de son âne.

Hulot, mon père, dévalait les pentes, en passant par les dédales des sentiers. L'herbe coupante, faisait saigner ses petites jambes nues. Ses orteils accrochaient la terre boueuse, ce qui ralentissait sa marche. Cependant, son père le suivait des yeux depuis le haut du morne et il le hélait d'une voix autoritaire : « Hulot ! Descends plus vite, ta mère t'attend au bout du sentier ». Hulot faisait semblant de ne pas entendre. Déjà, le poids du panier le faisait souffrir terriblement et derechef, son père l'interpellait.

Alors, il accélérait son pas et souvent il trébuchait, tombait à genoux ou assis dans la boue, mais ses petites mains retenaient de justesse le panier et son contenu. Maintes fois, en passant près des arbustes touffus, il entendait siffler un ou deux

serpents accrochés aux branches, il tremblait de peur et se hâtait de quitter ce sentier. C'étaient les serpents les plus dangereux de l'île de Madinina.

Il arrivait harassé jusqu'à la case familiale, ses petits pieds étaient souvent écorchés et il se souvenait que sa maman le soignait avec une mixture de plantes mystérieuses et de saindoux. Entre-temps, son père arrivait du bois et lui ordonnait d'aller se laver dans le ruisseau, situé non loin de la maison et dont un mince filet d'eau, serpentait en permanence entre quelques roches volcaniques. Hulot, tout heureux, s'en allait avec son frère vers ce coin idyllique, il fallait se laver proprement avant de se rendre à l'école communale. Parfois, ils profitaient pleinement des jeudis. L'école était fermée et ils bénéficiaient de cette journée pour prolonger leur baignade, puis ils s'armaient de leur « banza » ou fronde, qu'ils accrochaient à leur cou et s'enfonçaient un peu plus loin dans le sous-bois. Chemin faisant, ils s'arrêtaient pour imiter le chant des oiseaux et si d'aventure l'un d'eux répondait ou se faisait voir, Hulot sortait un caillou de sa poche, ajustait sa fronde et tirait en direction du gibier. Il leur arrivait de tuer un ou deux de ces minuscules oiseaux aux plumages colorés. Ils les attachaient solidement par les pattes avec une liane de bois patate, puis ils retournaient au ruisseau pour se laver et durant quelques minutes, ils se disputaient pour savoir qui, des deux les porterait jusqu'à la maison. Sitôt leur arrivée, leurs sœurs, enveloppées de leurs hardes, s'affairaient autour d'eux pour découvrir le produit de leur chasse. C'était Hulot le chef, il dépouillait les oiseaux de leurs plumes, les dépeçait et les rôtissait sur le feu de charbon, il oubliait parfois d'ajouter un peu de sel, ce n'était pas grave. C'était un festin peu

ordinaire, chacun recevait de Hulot à peine dix grammes de cette chair fraîche.

Hulot s'identifiait à « Tarzan », rien ne lui résistait dans la forêt, il savait grimper aux arbres, tuer les oiseaux, porter les lourdes charges, courir ou marcher vite dans le bois. Tandis que son frère aîné était moins doué que lui pour ce genre d'activités.

Hulot était petit mais musclé et zélé. Il commandait ses frères et sœurs à la baguette et il était respecté.

Le père de Hulot était policier et chaque jour après sa marche dans le bois, il revêtait son uniforme et regagnait son poste, tandis que sa mère restait au foyer pour s'occuper des enfants et préparer l'unique repas du jour : le fruit à pain ou les racines (ignames ou patates), cuits à l'eau salée et accompagnés de poisson séché. Mon papa avait mémorisé cette tranche de vie pour en faire, durant son existence, une litanie. Au crépuscule de sa vie, il était retourné à Madinina. J'étais seule à l'assister et à écouter son récit. Le reste de notre famille avait démissionné. Au déclin de sa vie, il s'était accroché à moi, parfois, je rageais en silence en écoutant cette brute de père, qui m'avait tant de fois infligé des rossées d'une brutalité sans bornes. Je n'avais pas le choix, ma mère, mes frères et sœurs avaient décidé de renoncer à ce devoir. S'occuper de lui était pour moi une corvée. Il lui arrivait parfois dans son délire alcoolique, de m'insulter ou d'essayer de me frapper ou même de m'étrangler. Il avait, malgré son âge avancé, gardé tout son tonus.

Dans ces moments de mélancolie, il me racontait son enfance malheureuse des années 1914-1918 et celles d'après. Je l'écoutais sans en prendre pitié. Il ne

m'avait jamais parlé de sa vie d'écolier. C'était, j'en suis sûre, un autodidacte. Il s'était instruit tout seul. Dès l'âge de quinze ans, il avait commencé sa vie professionnelle à la rhumerie de l'île. Ses activités consistaient souvent à tourner et à retourner les lourds tonneaux de rhum pour en faire vieillir le contenu.

Quelques années plus tard, il quitta la rhumerie pour devenir un ouvrier en bâtiments. À la fin de ses jours, Il se glorifiait d'avoir œuvré pour la construction de leur maison familiale qui est encore restée une magnifique bâtisse située à l'angle d'une belle rue de Madinina qui porte fièrement leur nom de famille. À ses heures de loisirs, il s'adonnait, disait-il, à des parties de pêche ou de chasse avec ses camarades, mais aussi avec les fils de békés de l'île. Il se défoulait aussi sur le stade communal et il se glorifiait à raconter qu'il provoquait et multipliait les bagarres dont il sortait toujours vainqueur.

La période de guerre de Hulot et de son chagrin d'amour

De son service militaire, il m'en parlait très souvent. Il fut mobilisé en 1939, à 28 ans, pour servir la France. D'ailleurs, il en gardait un fort mauvais souvenir comme bon nombre d'Antillais qui eurent la malchance de revenir du front bien souvent estropiés.

Durant cette période de guerre, il dut rejoindre Casablanca pour intégrer une troupe et venir à Paris combattre l'ennemi.

Il me racontait sans cesse son épopée avec précisions. Il revoyait les scènes où les soldats français tombaient au front sous les rafales de balles, qui sifflaient dans toutes les directions. Il passait souvent des nuits entières à l'intérieur des tranchées humides. Il faisait le mort en se maculant le visage du sang des blessés pour échapper à l'ennemi. Mais l'image qui l'avait terrorisé durant toute son existence était celle du fiancé de sa sœur, tué par balles et tombé à ses pieds.

Cette nuit-là, ce fut le déclic, il pensa fortement à s'évader. Hélas ! Pour aller où ? La guerre battait son plein et il était bien loin de son île. Obsédé par cette idée irréalisable, il se décida à demander à ses supérieurs à être démobilisé. C'était en 1940 et à l'appel du général de Gaulle, âgé de presque trente ans, il n'était plus volontaire pour continuer sur le front. Il

fut donc démobilisé et regagna son île natale, Madinina, à bord d'un cargo bananier.

Il était fou de joie à l'idée de retrouver sa belle fiancée, qui était restée sur l'île et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le début de la guerre. Leur séparation avait été douloureuse, mais il gardait en mémoire une dernière image d'elle sur les quais de Madinina, avant d'embarquer sur le navire. Maïté était radieuse dans sa robe longue rose, ses cheveux soyeux se balançaient au gré des alizés, mais ses yeux étaient gonflés de larmes. Elle s'était appuyée sur l'épaule de son frère en pleurant. Hulot l'avait suivie du regard depuis le pont inférieur du navire, tandis que la sirène du bateau avait retenti et que lentement le navire avait déchiré les flots pour prendre le large. Il était resté prostré sur le pont, les yeux rivés sur la silhouette de sa fiancée jusqu'à perte de vue.

Hulot s'était affalé sur une banquette du navire, tout en laissant choir à ses pieds la vieille valise en carton que son père lui avait offerte pour emporter ses quelques vêtements. Il avait versé toutes les larmes de son corps avant de rejoindre sa couchette. Le dernier baiser de Maïté était encore frais sur ses lèvres. Elle lui avait remis sur les quais une petite bourse en coton avec ses maigres économies et un billet doux. Durant la nuit, il avait lu et relu les phrases d'amour de sa Maïté, puis avait soigneusement rangé sa missive au fond de sa valise. Au cours de son voyage du retour, Hulot qui avait toujours gardé son petit billet doux, l'avait sorti de sa poche, l'encre violette avait pâli. Il voulait lui faire une surprise avec ce petit bout de papier qui était devenu sa relique. Le cargo bananier avait accosté. Sur les quais, il y avait sa mère et ses sœurs, mais Maïté n'était pas là. Serait-elle partie avec un autre, la

jalousie s'empara de lui. Déjà, ses poings se durcissaient. Il avait envie de se battre, de cogner fort, très fort sur son rival imaginaire.

— Maman ! Maman ! Où est Maïté ? Ne savait-elle pas que j'arrivais, pourtant j'ai envoyé une dépêche à sa famille.

Sa mère demeura silencieuse tout en haussant ses épaules, ses sœurs s'approchèrent de lui et lui prirent la main, tout en essayant de camoufler la vérité. Ils marchèrent le long des quais et remontèrent la pente qui menait à la case familiale. Elles lui posèrent mille et une questions sur cette guerre qui perdurait.

À peine entré, il salua le reste de la famille, puis voulut courir vers la maison des parents de Maïté, mais son père le retint fermement.

— Hulot, mon fils ! Assieds-toi, attends un peu avant d'aller vers la maison de Maïté.

— Mais ! Pourquoi donc papa ? Ma fiancée m'attend !

Hulot se leva brusquement, décidé à partir mais son père le retint à nouveau : « Mon fils, c'est une bien triste nouvelle que je vais t'apprendre, Maïté a été emportée, il y a sept mois par une épidémie qui a fait un ravage dans toute la Caraïbe. »

Une douleur déchira le cœur de Hulot, il voulut courir vers la maison des parents de Maïté pour avoir la confirmation des dires de son père, mais sa mère s'approcha de lui pour le consoler. Il refusa l'aide de sa maman, sa douleur était terrible, il voulait rester seul avec son chagrin

— Où est inhumée ma Maïté ? Demanda-t-il.

— Au grand cimetière communal répondit son père.

Hulot se dirigea vers le cimetière, il ne croyait toujours pas que sa Maïté pouvait avoir élu domicile pour l'éternité en ces lieux.

Une inscription sur la plaque posée sur sa tombe mentionnait l'année de sa naissance et celle de son décès. Hulot se roula sur la tombe, il ressentit une immense tristesse, Maïté l'avait quitté pour toujours. Après cette terrible épreuve, Hulot n'éprouvait plus aucun sentiment pour son entourage, déjà les images de la guerre le hantaient terriblement. Son caractère s'était endurci mais il demeurait aussi bagarreur qu'auparavant. Violent et agressif, Il ne ratait jamais une occasion pour cogner. Ses camarades le craignaient. Dans sa famille, il frappait ses sœurs sans raison et exerçait une autorité sans faille. Hulot était un bosseur. Peu de temps après son arrivée à Madinina, il rencontra le fils d'un béké qui avait épousé la fille d'un riche propriétaire et qui vivait sur l'île de Karukéra. Il ne voulait plus rester sur cette terre qui lui avait volé sa Maïté. Ce fils de béké le connaissait pour l'avoir observé dans ses tâches à la rhumerie avant son départ au service militaire. Il lui proposa un poste de géreur sur sa nouvelle propriété. C'est sans hésiter que Hulot accepta.

Quelques jours plus tard, il embarqua sur un bateau de ravitaillement, pour l'île de Karukéra. Cependant, il n'oublia pas dans ses bagages, la petite photo de sa bien-aimée, que la mère de Maïté lui avait donnée dès son retour du service militaire. Il la rangea soigneusement et l'emporta avec lui, c'était sa consolation.